



## Coronavirus : soirées, apéros... Universités et grandes écoles comptent leurs premiers « clusters »

Alors que les établissements font leur rentrée, les uns après les autres, les premières contaminations groupées apparaissent, presque toutes à l'occasion de fêtes privées. « Votre responsabilité est majeure. » Face à la centaine d'étudiants masqués de Sciences Po Lille réunis en amphithéâtre, vendredi 11 septembre, le médecin urgentiste Patrick Goldstein ne mâche pas ses mots, pour les appeler au strict respect des gestes barrières, alors que l'épidémie de Covid-19 reprend de la vigueur. Loin des habituelles personnalités politiques, la traditionnelle conférence inaugurale de rentrée des nouveaux arrivants accueille le patron des urgences et du SAMU du Nord.

L'ambiance est un peu spéciale dans la grande école lilloise : plusieurs cas d'étudiants touchés par le Covid-19 se sont déclarés, dès le 4 septembre. En quelques jours, sept étudiants positifs ont été comptabilisés.

La chaîne de contamination de ce premier cluster ? Des soirées intervenues sous la forme d'« appartathon », durant lesquels des étudiants sont passés d'un appartement à l'autre. A Sciences Po Lille comme ailleurs, si les événements festifs officiels, soirées et autres week-ends d'intégration ont été annulés, chacun reste libre de se réunir dans un cadre privé.

Risque de passer en téléformation

« Si on continue comme ça, dans un mois vous serez tous en téléformation », insiste l'urgentiste face aux jeunes recrues. « C'est un moment compliqué, qu'il faut traverser ensemble. » A la sortie de l'amphithéâtre, le message de sensibilisation a fait son effet. « Ça m'a bien refroidi », constate un étudiant.

L'école du Nord est tout sauf une exception : avec le retour des étudiants sur les bancs des facs, les universités sont confrontées à la gestion des cas de Covid-19 et aux premiers clusters (plus de trois cas positifs sur sept jours reliés entre eux). « Dans tous les établissements, il y a des cas déclarés », dit Gilles Roussel, à la tête de la conférence de présidents d'université.

Plus d'une dizaine de clusters ont été identifiés, a annoncé la ministre de l'enseignement supérieur, Frédérique Vidal, dimanche 13 septembre par communiqué, en évoquant des contaminations « majoritairement liées à des rassemblements privés (soirée étudiante, privatisation de bars...) ».

La vigilance des autorités est particulière dans ces lieux collectifs qui brassent des dizaines de milliers d'étudiants, alors que le rebond touche au premier rang les populations jeunes. En fin de semaine dernière, 99 cas positifs étaient recensés à l'université de Lille, une soixantaine à Aix-Marseille, une trentaine à Bordeaux, une vingtaine à Nice, une dizaine à l'université de Lorraine ou encore à Sorbonne Paris Nord... De premiers chiffres encore faibles au regard des effectifs (2,7 millions d'étudiants, dont 60 % à l'université), mais la rentrée universitaire s'échelonne tout au long du mois de septembre, et le gros des troupes n'est attendu que dans les jours qui viennent.

Règles complexes à appliquer sur le terrain

La communauté universitaire tente, tant bien que mal, de s'approprier au plus vite des règles complexes à appliquer sur le terrain. Isolement des étudiants qui font part d'un test positif, pour au moins une semaine et quarante-huit heures sans symptôme avant de pouvoir revenir ; remontée des chaînes de cas contacts ; mise en quatorzaine des « cas contacts à risque » et des cas de « suspicion » avec symptômes (un délai rapporté à sept jours par le gouvernement, depuis vendredi), appelés à se faire tester à leur tour...

Dans une petite poignée d'établissements, de premières mesures de fermeture sont tombées, avec un passage à un enseignement totalement à distance. A la suite de l'annonce de vingt-trois cas

positifs, c'est la décision prise sur le campus de Sciences Po Reims (antenne de l'institut parisien), jusqu'au 19 septembre. Cela se décide au cas par cas, entre les établissements, les rectorats, les agences régionales de santé (ARS) et les préfetures. Même décision à Centrale Lyon, après la remontée de plusieurs élèves positifs et « l'identification d'un "cas zéro" ayant participé à une soirée privée dans Lyon avant la rentrée », ou encore à l'IAE d'Aix, avec une promo de 80 étudiants renvoyés chez eux

Loin des amphis, où le port du masque est obligatoire, la propagation du virus entre étudiants apparaît jusqu'ici avoir lieu « à l'extérieur de l'université, en majorité pendant des soirées festives », constate le professeur Didier Gosset, délégué aux affaires sanitaires à l'université de Lille, qui craint fortement les « soirées d'intégration sauvages ».

Dans les rangs étudiants, on a vite fait de se défendre face à un climat « stigmatisant ». « On est conscient des risques, on n'est pas plus irresponsable que la moyenne », assure Jeanne, en première année à Sciences Po Lille. La Bretonne de 17 ans vient de débarquer, seule, dans la métropole du Nord. Elle a participé, comme plusieurs de ses camarades, à un apéro avec une dizaine de personnes.

« On a besoin de recréer du lien »

« Ce n'est pas facile pour nous cette rentrée », décrit la jeune fille, tout en disant avoir bien conscience qu'elle est loin d'être « la plus à plaindre ». « Mais on a besoin de rencontrer d'autres étudiants, de recréer du lien, on commence une année bouleversée, avec des cours pour moitié à distance, la pression de réussir, on est loin de nos familles, on a peur d'être reconfiné, de rentrer chez soi le week-end parce qu'on sait qu'on peut transmettre le virus, c'est dur à porter tout ça », lâche-t-elle.

Sa camarade Yma sort tout juste de plusieurs jours confinée dans sa chambre étudiante : elle a été l'un des « cas contacts », au cours d'une soirée. Elle vient de recevoir son résultat au test : négatif. « Je me suis bien sûr sentie coupable », dit l'étudiante, déjà inquiète de devoir rattraper des premiers cours qu'elle n'a pu suivre. Mais on a 18 ans, on rêvait d'avoir le bac et de commencer la vie étudiante et ses soirées... A notre âge, comment auriez-vous réagi ? »

« Notre enjeu, c'est d'être à la fois rassurant, et de faire prendre conscience de la responsabilité qui est la leur », estime Carine Bernault, présidente de l'université de Nantes. Dans sa faculté de médecine, ce sont aussi plusieurs soirées qui sont à l'origine des neuf cas positifs remontés la semaine dernière, avec une centaine de cas contacts identifiés. Résultat : les deux promotions touchées, en première et deuxième années, soit 500 étudiants, ont été appelées à se faire dépister. Une vingtaine de jeunes sont positifs, sur les 440 tests réalisés le 7 septembre : le taux de positivité, de 4,7 %, est « en deçà de celui constaté dans le département », précise-t-on à l'ARS Pays-de-La-Loire.

A Poitiers, un cluster est apparu aussi en médecine, avant même la rentrée, avec dix-neuf cas positifs à ce jour. « Les étudiants concernés vont bien, souligne le doyen de médecine et de pharmacie, Marc Paccalin. Ils sont nos meilleurs avocats, ceux qui ont des symptômes montrent que cela n'a rien d'agréable... Ils savent qu'ils ont fait preuve de légèreté, ils ont vite été pris par la patrouille, c'est pédagogique pour le reste. »

« Contrairement à la petite musique qu'on entend, les étudiants sont, globalement, très sérieux et raisonnables », tient à souligner Christophe Tzourio, professeur d'épidémiologie à l'université de Bordeaux et référent Covid-19. Mais ce sont des jeunes : leur vie sociale est plus importante. »

A la tête du service de médecine préventive de l'université, qui centralise la gestion du Covid, il voit déjà la grande complexité de remonter des chaînes de contacts dans cette population, dans l'université, mais aussi à l'extérieur. Quand on a 20 ans, « on ne connaît pas forcément le nom de ceux qu'on croise », rappelle-t-il simplement.

Notre sélection d'articles sur le coronavirus

Retrouvez tous nos articles sur le coronavirus dans notre rubrique

Sur l'épidémie

Et aussi :

Camille Stromboni